

## Yersin et ses uniformes

par Bernard Brisou (Bx 52)



Yersin en uniforme de médecin des Messageries Maritimes (collection Institut Pasteur).

Le docteur Yersin (il n'employait jamais son prénom, Alexandre), était un homme droit, ardent, avide d'entreprendre pour le bien commun, perfectionniste et réservé. Habité par un rêve, il n'eût de cesse de le réaliser. Misogyne mais philanthrope, supportant mal d'avoir un supérieur, il avait soif de liberté, de grands espaces à parcourir, à découvrir et à explorer, parfois au péril de sa vie, et de défis à relever. Élevé dans la stricte discipline des Évangélistes, il fit peu cas de l'argent et des honneurs, se contentant de presque rien, sauf du fruit des dernières technologies. Compatissant

envers ceux qui souffrent, il se plut parmi les gens simples, les pêcheurs d'Annam, gâtant leurs enfants en leur apportant livres d'images et jeux de société rapportés de France. Très tôt, en effet, il avait découvert son paradis dans un modeste village de pêcheurs de la côte annamitique : Nha Trang.

Le 15 mars 1889, commence le premier cours de microbie technique à l'Institut Pasteur, rue Dutot, dans le 15<sup>e</sup> arrondissement. Yersin est déjà connu des milieux spécialisés. Sa thèse de médecine, *Étude sur le développement du tubercule expérimental*, soutenue le 26 mai 1888, a fait quelque bruit et ses travaux sur la toxine diphtérique, menés sous la direction d'Émile Roux, ont attiré l'attention. Roux, professeur chargé par Pasteur de l'enseignement dans le tout nouvel Institut, choisit Yersin comme préparateur. De santé fragile et sujet à des crises d'hémoptyisie, il compte de plus en plus sur son second pour assurer une partie des leçons proprement dites jusqu'à lui laisser l'entière responsabilité du cinquième cycle qui se déroule du 2 juin au 5 juillet 1890. Yersin écrit à sa mère : « C'est très ennuyeux et cela prend un temps inouï. À ma première leçon, il y avait M. Pasteur, M. Chamberland et beaucoup d'autres gens intimidants. M. Pasteur a été, paraît-il, satisfait ». Le maître lui prouva sa reconnaissance en lui faisant obtenir, en ce même mois de juillet, les Palmes académiques.

Ce cinquième cours sera le dernier, Roux le savait. Il s'en doutait même depuis l'Exposition universelle de 1889 que Yersin avait plusieurs fois visitée, enthousiasmé par l'évocation des pays exotiques. Roux avait surtout compris l'impatience de son préparateur après son escapade sur les bords de la Manche, du 1<sup>er</sup> au 8 septembre 1889. Une lourde peine sentimentale était-elle la cause de ce besoin d'évasion ? Sa lettre du 19 mai 1889 le laissait déjà supposer : « Chère maman, au sujet de Mlle J., ne fais rien ; après y avoir beaucoup réfléchi, je renonce à peu près absolument ; laisse donc le rival faire son chemin ; je lui souhaite du fond du cœur de réussir. »

Son rêve prenant forme, il écrit à sa confidente, le 16 février 1890 : « Je demanderai à M. Pasteur un congé d'un an à partir de cet automne et je m'engagerai comme médecin auxiliaire des Messageries Maritimes avec un traitement de deux cents francs par mois et de plus, logis et nourriture. Je pourrai aussi faire quelques petits voyages et me remettre le moral en équilibre, ce qui est extrêmement nécessaire ». N'avait-il pas

dit, deux ans auparavant : « La mer me manque, il me semble souvent l'entendre mugir, j'en suis, je crois, amoureux. »

En homme méthodique, il s'est ouvert du projet à son cousin Isaac Demole qui lui a promis de le recommander au Directeur de la Compagnie : « car ces places sont extrêmement recherchées et souvent fort difficiles à obtenir, surtout si l'on n'est pas puissamment pistonné. » Le 7 mars, il écrit au directeur : « Je viens vous demander de bien vouloir m'accorder une place de médecin sur les paquebots de la Compagnie des Messageries Maritimes ; de préférence, si possible, pour les mers de l'Indochine. » Ne laissant rien au hasard, il sollicite un parrainage des plus prestigieux en obtenant une lettre de recommandation, écrite de la main de Roux mais dictée par Pasteur : « Je soussigné, directeur de l'Institut Pasteur, membre de l'Institut, Grand-Croix de la Légion d'honneur, certifie que M. le docteur Yersin (Alexandre) a rempli les fonctions de préparateur au laboratoire de Chimie physiologique à l'École des hautes études puis à l'Institut Pasteur, depuis le mois de juillet 1886 jusqu'à ce jour. Je me plais à constater que M. Yersin s'est toujours acquitté de ses fonctions avec le plus grand zèle et qu'il a publié, pendant son séjour à mon laboratoire, plusieurs travaux qui ont été accueillis favorablement par les savants compétents ». L'administrateur des Messageries auquel il se présente, accompagné du cousin Demole, ne peut que lui promettre monts et merveilles : « J'irai où je voudrai : au Brésil, au Japon, en Australie, à Madagascar... », écrit-il à sa mère. Il met ses affaires en ordre et s'assure de pouvoir garder la chambre qui lui a été dévolue à l'Institut dont il a été le premier occupant. À chacun de ses retours à Paris, il y entreposera un invraisemblable bric-à-brac : c'était son capharnaüm.

À partir du 1<sup>er</sup> août, il est prêt pour le départ. « Enfin, j'ai emballé mon microscope et quelques réactifs dont je pourrais avoir besoin pour faire des préparations », dans une malle en osier dont il vient de faire l'acquisition... « Je continue à suivre les services des Quinze-vingts et de Saint-Louis », (7 septembre). Il quitte Paris le 16 septembre et, après une nuit de train, il arrive à Marseille et descend dans l'hôtel des Transatlantiques. Après avoir rempli les formalités de l'inscription maritime, il se fait confectionner l'uniforme réglementaire de médecin stagiaire, son premier uniforme. « Je suis fort content de la Belle Jardinière de Marseille, on m'a fait tous mes vêtements sur mesure et relativement bon marché. J'aurais voulu t'envoyer ma photographie en marin, mais comme je n'ai mon trousseau que ce soir, je ne puis la faire à Marseille. Ce sera pour la première occasion ».

L'Oxus appareille le 21 septembre 1890 à 16 h. 30. Yersin est envouté par le luxe qui règne à bord : « Nous sommes éclairés à la lumière électrique, et en somme nous avons tout le confort qu'il est possible d'avoir sur un bateau. Les repas sont extraordinaires. » Arrivé à Saigon le 18 octobre, il apprend qu'il est affecté sur la ligne Saigon-Manille à bord du *Volga* et profite de son temps libre pour se faire photographier en médecin stagiaire et envoyer une épreuve à sa chère mère. Dans sa lettre du 8 février, Yersin, qui a déjà commencé ses explorations aux alentours, peut lui écrire : « Cette sorte de liberté sauvage dont on jouit ne peut être comprise en Europe, où tout est si réglé par la civilisation. Je comprends qu'il soit difficile, quand on a vécu quelques temps dans ces pays, de se refaire aux mœurs de la vieille Europe ». Il est séduit, prend conscience d'avoir trouvé son paradis et fait l'acquisition de sa première embarcation, une petite pirogue qu'il installe à bord du *Volga*. Il est ainsi armé pour ses explorations fluviales futures.

De retour à Saigon, il s'attache deux boys et part en excursion sur la rivière qu'il remonte, piquant sa tente le soir venu, en se protégeant d'une bonne moustiquaire. Un colon danois de rencontre, monsieur Gorgensen, l'incite à quitter cette rivière pour explorer, à pied, les hauteurs de la chaîne annamitique et faire connaissance avec des hommes auxquels il rendra visite plus d'une fois : « *Les Moïs, ou sauvages, sont des gens de grande taille, fort simplement vêtus d'une ceinture. Leur visage diffère beaucoup de celui des Annamites ; ils ont souvent barbe et moustache, l'air plus fier et plus sauvage.* » Il n'est plus question d'uniforme en ces instants d'évasion qui l'enchantent.

En ce mois de février 1891, il fait une rencontre qui va décider du reste de sa carrière. Albert Calmette, son contemporain puisque né lui aussi en 1863, était entré à l'école de médecine navale de Brest dix ans auparavant. Nommé sur la frégate cuirassée *Triomphante*, il recevait son baptême du feu à Fou-Tchéou en 1884. Après une campagne au Gabon, où s'affirme sa vocation de biologiste, il est affecté à Saint-Pierre-et-Miquelon. Ayant appris la création, par décret du 7 janvier 1890, du corps de santé des colonies et pays de protectorat, il peut dire à son maître Armand Corre, le 22 février : « *Donc, c'est fait, me voici colonial* ». Le choix était pour lui une évidence. Il est inscrit sur la liste du premier décret de nomination du 28 juillet, avec le grade de médecin de 1<sup>re</sup> classe. Étant donné son orientation et les projets du grand patron du corps de santé colonial, Calmette est admis à suivre, en surnombre, le sixième cours de microbiologie technique qui débute le 4 octobre, sous la direction d'Émile Roux, avec le Russe Waldemar Haffkine comme préparateur. En effet, avec l'accord de Pasteur, le médecin inspecteur général Georges Treille lui réserve une mission de confiance en Indochine : la création d'un laboratoire de la vaccine et de microbiologie à l'hôpital ex-maritime de Saigon. Entre les deux pasteuriens, Yersin et Calmette, se noue une amitié durable bien qu'orageuse à l'occasion.

En fait, Yersin pense de plus en plus à ses explorations et de moins en moins au service à bord : il a toujours voulu marcher sur les pas de Livingstone ! Afin d'assurer sa vie matérielle, son nouvel ami lui conseille de s'engager, comme lui, dans une carrière militaire. La solde coloniale prendrait ainsi le relais de son traitement de médecin de bord. Encore un uniforme ! Il n'en est pas question : « *... M. Calmette me scie les côtes pour que j'entre dans la marine coloniale, me promettant monts et merveilles* » (26 mars 1891).

En avril 1891, à la suppression de la ligne Saigon-Manille, Yersin est affecté à bord du *Saigon* qui fait du cabotage entre la capitale et Haïphong, le port du Tonkin. « *Le premier point où l'on s'arrête, après Saigon, est Nha Trang ; il faut vingt-huit heures pour y arriver ; on mouille à un mille de la côte et on ne reste qu'une heure, aussi il n'est pas possible de descendre à terre et c'est grand dommage car le pays, très montagneux paraît bien pittoresque...* » (6 mai). Au cours de ces allers et retours entre Haïphong et Saigon, va germer en lui l'idée de descendre à l'escale pour rejoindre à pied la capitale, en traversant l'épine dorsale de l'Annam. Avec l'accord de son commandant, Yersin entreprend donc de joindre Nha Trang à Saigon en traversant les montagnes. Parti en juillet, il réussit son exploit. Bonne mère pour un employé aussi fantasque, la Compagnie le nomme médecin titulaire le 9 septembre. Son traitement en est certainement majoré.

A-t-il fait coudre des galons sur son uniforme ? On peut en douter car il est déterminé plus que jamais à continuer ses explorations, donc à ne jamais revêtir sa tenue réglementaire. Ce n'est en rien pour son agrément ni pour combler un simple désir d'exotisme que Yersin veut ainsi réaliser des randonnées interminables et dangereuses. Son but est d'approfondir les connaissances géographiques et ethnographiques sur l'Indochine. Depuis son engagement aux Messageries, il n'a cessé d'apprendre, auprès des marins, les techniques indispensables à une telle entreprise : se servir d'un chronomètre, faire le point à partir des étoiles et du soleil, manipuler un théodolite... « *je n'ai pas quitté le*

*Saigon ce voyage-ci. J'ai passé mon temps à bûcher mes mathématiques, afin d'être à même de faire des observations astronomiques de long. (longitude) et de lat. (latitude), si on me confie la fameuse mission scientifique* » (6 septembre 1891). *Il se sent même capable de conduire un navire « comme un amiral » !*

Il a aussi convaincu le gouverneur général de l'Indochine, Jean-Marie de Lanessan, de l'utilité de son projet. Aussi, le directeur de l'Exploitation de la Compagnie plaide-t-il sa cause auprès du directeur : « *M. le Gouverneur Général m'a demandé verbalement de détacher M. le docteur Yersin de votre service, pendant le temps nécessaire pour lui permettre de faire un voyage d'exploration qui aura pour but de compléter le réseau déjà commencé par la mission Pavie...* » (3 mars 1892). À l'issue de cette nouvelle randonnée, Yersin est à Paris en octobre et rend compte de l'excellence de ses travaux : « *Partout où cela m'a été possible, j'ai fait le point ; ... Je puis les garantir à 2" près* ». Il se met en relation avec deux organismes spécialisés dans ce genre d'aventures : la prestigieuse Société de Géographie et la Société de géographie commerciale. Il alimente ainsi son carnet d'adresses et s'offre une tribune pour ses conférences.

Après un an de tergiversations et faisant face aux nécessités matérielles, Yersin se décide enfin à remplir une demande réglementaire qu'il envoie à Georges Treille : « *J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir transmettre à Monsieur le sous-secrétaire d'État ma présente demande d'admission dans le corps de santé des colonies. Descendant d'anciens réfugiés français en Suisse, les formalités légales nécessaires à la naturalisation m'ont empêché de formuler plus tôt cette demande, qui s'est trouvée retardée, d'autre part, par un séjour de deux années en Indochine, en qualité de médecin des Messageries Maritimes, séjour que je viens de terminer. Désireux de mettre à profit pour l'étude des maladies infectieuses des pays chauds les connaissances spéciales que j'ai pu acquérir à l'Institut Pasteur, je vous serais reconnaissant de me recommander à la haute bienveillance de Monsieur le sous-secrétaire d'État (Étienne)...* » (Paris, 20 novembre 1892). Cette demande est transmise le 13 décembre par le médecin inspecteur dans une note adressée à la deuxième division du ministère de la Marine et des Colonies : « *Bien que ce jeune médecin ait dépassé de quelques mois l'âge exigé par les conditions prévues au décret du 7 janvier 1890 (art. 7) pour être nommé médecin de 2<sup>e</sup> classe, j'estimerai très honorable pour le service de santé des colonies de le compter dans ses cadres. Tenant compte, au surplus, des motifs invoqués dans sa lettre, je serais d'avis d'admettre M. Yersin comme médecin de 2<sup>e</sup> classe par dérogation...* ».

Le 16 novembre, il semble plein d'espoir : « *quant au service militaire, je vais être en règle. Tout simplement j'entre dans le corps de santé des colonies en commençant par demander un congé illimité pour mission scientifique. J'ai fait ma demande et recevrai prochainement une réponse que j'espère favorable (quoique j'aie dépassé la limite d'âge) car M. Treille, le médecin en chef du corps qui sait ce que nous avons fait avec M. Roux à l'Institut Pasteur, désirerait me voir dans sa boîte* ».

Dès sa création, le corps de santé des colonies a été alimenté par les médecins de la marine volontaires mais, la ressource ne suffisant pas, le ministère avait en outre fait appel directement à des docteurs en médecine n'ayant pas suivi la formation d'une École de médecine navale. Ainsi, par décret du 8 décembre 1892, Alexandre-Émile-John Yersin devient-il médecin de 2<sup>e</sup> classe des Colonies. Dès sa nomination, Yersin se fait confectionner un nouvel uniforme, en toile blanche, dont les manches sont ornées de deux galons d'or. « *J'ai été obligé de me mettre de suite en tenue. Je ne sais pas si tu reconnaîtrais ton fils avec ses galons !* » En janvier 1893, il se fait photographier dans les jardins de l'hôpital militaire de Saigon, en compagnie de médecins dont plusieurs sont en tenue panachée, nous sommes en hiver. Au premier rang à gauche, assis en tailleur avec son casque colonial sur un genou : Albert Calmette.

Yersin est sur le départ. Investi d'une mission officielle comme il l'avait demandé, il va effectuer une série de grandes expéditions en pays Moï : celle du 15 janvier 1893 et celle du 1<sup>er</sup> janvier 1894. Les pages des *Archives de médecine navale* de 1894 retraceront brièvement les itinéraires des trois voyages qu'il a faits, l'un comme médecin des Messageries, les deux autres sous l'uniforme colonial. Pendant ce temps, l'administration du ministère de la Guerre le suit à la trace et le surprend : « Il paraît que pendant que j'étais chez les Moïs, un gendarme est venu me chercher plusieurs fois aux Messageries maritimes au sujet de ma situation militaire. Hier, il a fini par me trouver, et m'a remis un livret de service où je suis qualifié infirmier de 4<sup>e</sup> classe dans je ne sais quel régiment et où on m'ordonne de me trouver à la gare St-Lazare le 2<sup>e</sup> jour de la mobilisation, avant dix heures du matin, pour être dirigé sur Versailles !!! Je suis allé aux bureaux de la place pour dire qu'étant médecin de 2<sup>e</sup> classe, je ne pouvais être en même temps infirmier de 4<sup>e</sup> classe. »

À peine revenu de ses explorations, une nouvelle mission officielle l'envoie à Hong-Kong en mai 1894, pour étudier l'épidémie de peste qui y sévit. La troisième photographie connue de lui en uniforme, avec un casque colonial sous le bras, le représente devant la paillote-laboratoire qu'il a fait construire et où il vient d'isoler le bacille qui porte aujourd'hui son nom. Pendant ce temps, sa mère s'inquiète toujours de sa situation et Yersin de lui écrire : « Tu me demandes quand cessera mon service militaire. Ce sera un peu quand je le voudrai. Je suis médecin de l'armée active des colonies et le serai jusqu'au jour où je donnerai ma démission. On n'entre pas pour un temps donné dans le corps des officiers de l'armée française. C'est une véritable profession. Il n'y a rien de semblable en Suisse. Pour le moment je suis trop heureux d'avoir cette place, car sans ma solde, je serais fort embarrassé pour vivre, tu comprends que l'argent de la mission est resté chez les Moïs comme cela devait d'ailleurs être ».

Le 12 octobre 1894, le service reconnaissant le nomme, à titre exceptionnel, chevalier de la Légion d'honneur. Mais le devoir l'appelle encore puisque, dans sa note du 29 novembre, l'inspecteur général Alexandre Kermorgan, demande à : « Monsieur le général Bourdiaux, s'il partage ma manière de voir, de vouloir faire rappeler par cablogramme cet officier du corps de santé de l'Indochine pour le diriger ensuite sur Diego-Suarez. M. Yersin achèverait dans cette colonie son tour de service et rentrerait en France après que l'objet de sa mission (fièvres bilieuses) aura été rempli ».

La Grande Ile est en pleine « pacification » lorsque Yersin débarque à Diego Suarez, le 2 janvier 1895, avec pour mission de découvrir le bacille de la bilieuse. « Je me suis arrêté ici (Nossi Bé) au lieu d'aller jusqu'à Majunga, parce que pas plus à Majunga qu'à Nossi Bé il n'y a de



1894-Yersin en uniforme devant sa paillote à Hong-Kong (collection Institut Pasteur).



1893 - Hôpital de Saigon-Yersin est debout à gauche, Calmette est assis au premier rang à gauche (collection Institut Pasteur).

la fièvre bilieuse et que Nossi Bé est infiniment plus agréable à habiter ». Après un séjour qu'il considère comme sans intérêt, il est de retour le 20 avril pour remettre son rapport de fin de mission. Il a bien isolé des urines de quels malades un bacille, mais un doute subsiste dans son esprit. « J'ai eu la chance de pouvoir observer jeudi avec monsieur Roux un cas de bilieuse hématurique à l'hôpital du Val de Grâce, chez un officier revenant d'Afrique avec le commandant Monteil. Nous avons retrouvé dans son urine mon petit bacille de Madagascar ». Une fois encore, Treille exulte et s'empresse d'en parler au ministre. La suite prouvera cependant que la bilieuse est bien une complication du paludisme et non une affection microbienne. Treille déçante et ne favorise rien l'avancement de son protégé. C'était sans compter avec Émile Roux qui actionne ses réseaux si bien que, le 1<sup>er</sup> août 1895, Yersin est promu médecin de 1<sup>re</sup> classe. Dès le 12 août, le ministère l'envoie en mission à Nha Trang. « Son » Nha Trang, qu'il ne voudra plus quitter.

En avril 1895, Yersin est de retour à Paris où il rejoint Borrel et Calmette. Avec les souches qu'il leur a expédiées et dont ils ont pris soin, le trio entreprend les essais préliminaires d'un sérum anti-pesteux. Passé médecin de 1<sup>re</sup> classe le 1<sup>er</sup> août, il est immédiatement chargé, à compter du 12 août, d'une nouvelle mission. À Nha-Trang, grâce au bon vouloir de quelques chevaux annamites, il obtient suffisamment de sérum anti-pesteux pour l'essayer sur le terrain. C'est un succès comme le prouvent les guérisons obtenues en Chine sur des malades atteints de peste. La renommée de Yersin incite le ministère à lui conférer la croix d'officier de la Légion d'honneur le 6 février 1897, ce qui représente un avancement exceptionnel. Ayant entièrement confiance en ses talents, le ministre l'engage à voler au secours des habitants de la ville de Bombay, en proie à une épidémie de peste. Malheureusement l'expérience s'avère décevante et Yersin regagne l'Annam. Il n'en sera pas de même pour le médecin de 1<sup>re</sup> classe Paul Louis Simond qui prend sa suite et démontre, le 2 juin 1898 à Karachi, le rôle essentiel de la puce dans la transmission de la peste.

Après Calmette, après Jules Pineau puis Édouard Lépinay, Paul Louis Simond, auréolé de son succès, est nommé à la tête du laboratoire de Saigon. Inquiet de la proximité de Yersin, il s'en ouvre à Calmette qui lui répond, en ce 9 janvier 1899 : « J'espère que ce projet restera à l'état de projet. Je trouve qu'il ne serait pas possible que vous puissiez accepter d'être placé sous les ordres de Yersin qui n'est plus du tout au courant et qui ne s'occupe de bactériologie qu'en amateur ». Pour l'heure en effet, l'homme de Nha Trang cultive plus volontiers l'hévéa que la bactérie.

Sur ces entrefaites, Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine, charge Hénaff et Simond d'étudier les conditions d'organisation et de fonctionnement d'une École de médecine pour le recrutement d'officiers de santé indigènes (arrêté du 12 août 1898). Ayant posé la première pierre de l'édifice à Hanoï le 27 février 1902, il en confie la direc-

tion à Yersin qui, à contre cœur, quitte momentanément son cher Nha Trang. Doumer parti, Yersin perd un protecteur vigilant. Paul Beau le remplace et le service de santé de la colonie accueille un nouveau chef. Dans sa lettre du 22 décembre 1903, Yersin confie à sa mère : « Nous voilà menacés de nouveaux ennuis. M. Grall, inspecteur du service de santé militaire, vient d'arriver à Hanoï pour prendre la direction du service de santé ; il cherche à obtenir, en plus, la direction de l'École de médecine et celle des Instituts Pasteur. Cela me paraît inacceptable, car M. Grall n'est pas un ami des sciences et nous n'avons rien à gagner, au contraire, à être placés sous son autorité ». Toujours jaloux d'une totale liberté, Yersin semble oublier qu'il est, lui aussi, militaire.

Heureusement, de Paris, Roux veille comme toujours et, après bien des palabres et grâce à son appui, Yersin obtient gain de cause. Le 3 octobre 1904, il peut écrire à son ami Calmette : « Depuis deux jours, je nage dans l'indépendance. Le contrat rattachant Nha Trang à Paris a été signé par le gouverneur général la semaine dernière et il est entré aujourd'hui en voie d'exécution ». Le laboratoire de Saigon n'obtiendra le même statut que le 25 mai 1905.

Le 7 janvier 1900, ont été créées les Troupes coloniales. Le divorce avec la Marine était consommé et les Troupes coloniales, tout en gardant leur autonomie, sont maintenant rattachées à l'armée de Terre. À nouveau statut, nouveaux grades : médecin principal des Colonies le 5 avril 1901, Yersin devient médecin major de 1<sup>re</sup> classe des Troupes coloniales. Sa notation annuelle est des plus laconiques, traduisant l'embarras des directeurs successifs dans l'appréciation d'un savant connu du monde entier et dirigeant les deux Instituts Pasteur d'Indochine. Toujours original impénitent, Yersin n'hésite pas à jouer l'intérim en remplaçant le jeune médecin de 1<sup>re</sup> classe Vassal, assurant ainsi le service médical de l'Assistance et des Chantiers du chemin de fer, ce qui l'amène à parcourir de longues distances pour apporter ses soins aux coolies. Le 10 mai 1907, le successeur de Grall, Charles Clavel, l'apprécie ainsi : « Ces qualités de cœur font le plus bel éloge de M. Yersin chez qui le savant est doublé du philanthrope et de l'homme de bien ». Médecin principal de 2<sup>e</sup> classe le 24 septembre 1908, il reçoit la médaille de Sauvetage de 1<sup>re</sup> classe en argent l'année suivante. Le 23 juin 1913, il est promu médecin principal de 1<sup>re</sup> classe et le voici en droit de porter cinq galons d'or, du moins en théorie car il y a bien longtemps que Yersin, hors cadres, ne revêt plus son uniforme. Cependant, si l'on en croit le témoignage de notre camarade Nguyen Trung Luong Pierre, de la promotion 1951, qui avait connu Yersin lorsqu'il était enfant, le grand homme épinglait ses cinq galons sur sa chemise.

En 1914, le nouveau directeur du service de santé de l'Indochine, Paul Louis Simond, croise à nouveau la route de Yersin. Il n'hésite pas à proposer son collègue pour le grade de médecin inspecteur. Merveilleux, son successeur, reprend cette proposition en 1916, mais le général de division Lombard s'y oppose : « Je ne puis apprécier le médecin principal Yersin qui, depuis de longues années, ne fait pas de service militaire ». Ce général récidive le 27 octobre 1917 : « Le grade de médecin inspecteur ne constitue pas une fonction honorifique, je ne puis donc proposer pour ce grade un bactériologiste éminent, mais qui ne pourrait en remplir toutes les obligations ». Le 14 octobre 1918 cependant, le gouverneur général lui-même insiste, en vain : « La valeur professionnelle du docteur Yersin est incontestée. Ses travaux et l'impulsion qu'il a donnée aux Instituts Pasteur d'Indochine lui donnent des titres spéciaux à une promotion. Il est à souhaiter qu'il soit maintenu hors cadre pour continuer ses services en Indochine ». Il est spécifié, à ce propos, que le savant a constamment servi hors cadre depuis son entrée dans le corps.

Depuis la mort de sa chère mère en 1905, Yersin correspond avec sa sœur Émilie à laquelle il écrit, le 26 décembre 1919 : « Je ne suis pas du tout certain de pouvoir effectuer mon voyage en Suisse. J'avais oublié une chose essentielle, c'est que je suis militaire et qu'aucun militaire ne peut passer la frontière sans l'autorisation du ministre de la Guerre ! Je n'ai même pas la possibilité de voyager en civil, car mon passeport porte ma qualité de médecin de l'armée ». S'il ne porte pas l'uniforme, il a parfaitement connaissance de ses obligations.

En 1920, Yersin est admis à la retraite pour ancienneté de service. « Je suis à la retraite depuis le 1<sup>er</sup> février ; j'étais d'ailleurs si peu militaire que cela ne me changera guère ! Adieu chère sœur, je t'embrasse bien affectueusement », signé Yersin. Le décret du 6 mai 1928 le raye des cadres de la réserve. Henri Mollaret situe à cette époque une anecdote savoureuse. Le 20 janvier, Yersin s'embarque à Marseille sur le *Paul-Lecat* en route pour l'Indochine. La tradition à bord veut que l'on s'habille pour le dîner. Or, ce soir là, un jeune steward barre l'entrée de la salle à ce monsieur vêtu, comme à son ordinaire, d'un costume kaki et d'une chemise à col ouvert ; il lui rappelle que le port de la cravate obligatoire. Interloqué, Yersin retourne à sa cabine et revient, un instant après, en disant au cerbère : « Cette cravate-là, vous l'acceptez ? » ; il avait noué à son cou sa cravate de commandeur de la Légion d'honneur. En effet, nommé en 1913, son insigne venait tout juste de lui être remis à l'occasion de son séjour à Paris.

Le 28 juin 1935, il reçoit des mains de Sa Majesté l'Empereur Bao Dai la grand-croix de l'ordre impérial du Dragon d'Annam. La cérémonie a lieu à Dalat, lieu découvert lors de son troisième voyage chez les Moïs et qui depuis, et grâce à Paul Doumer, est devenu une magnifique et agréable station de repos pour les Européens. Ce jour-là, le lycée Yersin est inauguré et les murs du troisième Institut Pasteur en terre indochinoise sortent de terre. Le 5 août 1939, il est élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Le 1<sup>er</sup> septembre à 4 heures 45, sans déclaration de guerre, la Wehrmacht pénètre en Pologne. Yersin est rentré en Indochine par le dernier avion.

Nha Trang ! Depuis des années, il ne quittait plus son paradis que par obligation et pour présenter à la maison mère son rapport d'activités des trois Instituts Pasteur d'Indochine. Pourquoi en effet, perdre de vue ne serait-ce qu'un moment les bords de la mer de Chine ? De la Pointe des Pêcheurs, parmi ses fleurs, il surveille, de son rocking-chair, le mouvement cyclique des marées. Les Annamites, auxquels il n'avait cessé de prodiguer des soins, prononçaient très difficilement son nom. Aussi, lors qu'ils surent qu'il venait d'être promu colonel, ils lui donnèrent le surnom affectueux de « Ông Năm », ce qui, traduit de l'annamite, se dit « Monsieur cinq ».

En somme, Yersin porta deux uniformes, non par vocation mais par opportunité. Son traitement de médecin des Messageries maritimes lui avait permis de quitter son poste de préparateur de l'Institut Pasteur de Paris. Sa solde de médecin colonial hors cadres lui assura de quoi vivre le restant de son existence. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il avait acquis ainsi une grande liberté. Homme de convictions, à l'esprit droit, compatissant et pacifiste, Yersin a pu vivre sa passion au service de la science, au service de l'Indochine, au service de sa communauté annamite. Il sut satisfaire sa passion pour les inventions techniques, pour les automobiles en particulier, et jouir pleinement de son jardin fleuri, au bord cette mer dont il resta toujours un amoureux.

Bernard Brisou (Bx 52)